DOCUMENTS

SUR LES

MASSACRES D'ARMÉNIE

DE 1915

■

Présentés à l'occasion du cinquantième anniversaire de ce génocide

par

LE COMITE POUR LA COMMEMORATION
DU CINQUANTIEME ANNIVERSAIRE
DU MASSACRE DES ARMENIENS

•

PARIS
1965

DOCUMENTS
SUR LES MASSACRES D'ARMENIE
DE 1915

DOCUMENTS

SUR LES

MASSACRES D'ARMÉNIE

de 1915

■

Présentés à l'occasion du cinquantième anniversaire
de ce génocide
par

LE COMITE POUR LA COMMEMORATION
DU CINQUANTIEME ANNIVERSAIRE
DU MASSACRE DES ARMENIENS

•

PARIS
1965

Le Comité pour la commémoration du cinquantième anniversaire du massacre des Arméniens,
Sous le Haut Patronage des Chefs Spirituels des trois Communautés Arméniennes de Paris et avec la collaboration de toutes les Associations et tous les Groupements d'Arméniens de France, soumet ces documents à la conscience de tous les hommes civilisés, épris de justice et de liberté, en leur rappelant que jusqu'à ce jour, malgré tous les engagements pris, aucune réparation n'a été accordée à la nation arménienne, qui proteste à nouveau contre ce déni de justice.

« A LA PREFECTURE D'ALEP

Il a été précédemment communiqué que le Gouvernement a décidé d'exterminer entièrement les Arméniens habitant en Turquie. Ceux qui s'opposeront à cet ordre ne pourront plus faire partie de l'Administration. Sans égard pour les femmes, les enfants et les infirmes, quelque tragiques que puissent être les moyens d'extermination, sans écouter les sentiments de la conscience, il faut mettre fin à leur existence.

Le 15 Septembre 1915

Le Ministre de l'Intérieur,
TALAAT »

Ce télégramme fut retrouvé parmi tant d'autres du même style à la préfecture d'Alep après la débâcle des troupes turques.

Est-il possible d'exposer plus clairement la doctrine du génocide ?

Quant à la recommandation de ne pas écouter les sentiments de la conscience, on verra, par les pages qui suivent, qu'elle a été fort scrupuleusement suivie !

AVERTISSEMENT

Les principales citations qui sont faites dans cet opuscule, sont des extraits du livre de Henry BARBY, correspondant de guerre du «*Journal*», intitulé « *Au pays de l'Epouvante, l'Arménie martyre* », publié en 1917 chez Albin Michel. Henry Barby était sur les lieux et ses récits sont donc d'un témoin oculaire. Nous aurions tout aussi bien pu tirer de n'importe lequel des livres écrits par des neutres ou des rapports officiels des consuls de puissances neutres résidant en Turquie des preuves aussi accablantes et aussi horribles. Les quelques extraits du livre de Harry Stuermer, ancien correspondant de la Gazette de Cologne à Constantinople, intitulé « Deux ans de guerre à Constantinople » et publié chez Payot en 1917 ne font que confirmer le récit de Barby. Stuermer était un Allemand qui nous dit lui-même que « ce ne fut que pour soulager sa conscience vis-à-vis de la vérité et de la civilisation, qu'il s'est décidé à publier ses impressions ».

Depuis les environs de l'an mil que les Turco-mongols ont fait une apparition apocalyptique en Arménie, ce n'ont été que massacres et persécutions contre les légitimes propriétaires du territoire, traités en esclaves, ou mieux en troupeau d'animaux (le

mot « raya » signifie au sens premier « troupeau », au sens second « sujets » !), troupeau qu'après la traite on envoie aux abattoirs. En 1908, les peuples civilisés ont pensé que le gouvernement démocrate jeune-turc allait mettre fin à l'ère des massacres et qu'on ne reverrait plus les horreurs de 1895-96. Mais, en 1915, ce furent les démocrates jeunes-turcs du Comité « Union et Progrès » (!), seuls dirigeants du gouvernement turc de l'époque, qui organisèrent le premier génocide de l'ère moderne. La Jeune Turquie, qui avait perdu la guerre, fut remplacée par la Turquie Nouvelle de Mustafa Kemal pacha, dit Ataturk. Il n'y eut pas besoin d'attendre longtemps pour voir Mustafa Kemal à l'œuvre. Si les massacres de Marache et d'Adana ont été moins spectaculaires, c'est uniquement parce qu'après le travail organisé d'Enver et de Talaat, il ne restait presque plus de « matière première » et que les Arméniens survivants qui étaient venus se réinstaller en Cilicie au temps du protectorat français s'étaient presque tous enfuis avant la réoccupation par les troupes kémalistes.

Quelles que soient leurs étiquettes politiques, coiffés du fès ou de la casquette, les Turcs ne changent pas. Pendant la dernière guerre, il y eut d'abord une pseudo-mobilisation des non-Turcs qui fut décrétée, puis rapportée faute d'uniformes pour cette sinistre mascarade. On sait par expérience que ces pseudo-mobilisations servent à éliminer les hommes en vue du massacre. Il y eut ensuite le célèbre *varlik vergisi*, un impôt pharamineux atteignant cent cinquante pour cent du capital et qui permit de déporter un certain nombre d'Arméniens insolvables aux mines de Tache Kalé, cet impôt ne frappant, naturellement, que les «citoyens» non-Turcs. Dernièrement encore, le 6 Septembre 1955, eurent lieu des manifestations «spontanées» commencées à heure fixe par

des manifestants amenés en camions à Constantinople et terminées de même à la minute précise fixée par le gouvernement.

Le traitement infligé aux Grecs, et dont la presse eut peur de parler, laissait voir que le naturel turc était encore et toujours le même.

En laissant impunis les crimes de Talaat, d'Enver et de tous leurs sous-ordres, en abandonnant à la Turquie les territoires arméniens dont ils avaient massacré la population et qui, selon l'arbitrage du Président Wilson, devaient revenir à l'Arménie, on a involontairement encouragé Hitler à ouvrir les camps de Dachau, Auschwitz, Buchenwald, etc. Car Hitler a lui-même cité ce précédent du crime impuni qui paie !

Et maintenant, après l'avoir posée au «Concert Européen», puis à la S. D. N., nous poserons à l'O.N.U. cette question que Clemenceau posait en 1896 à propos des massacres et des réparations indispensables : « Que faisons-nous aujourd'hui ?»

Il est plus que probable que la presse sera bourrée pendant quelque temps de témoignages individuels ou de proclamations de personnalités arméniennes de Turquie prouvant qu'il ne peut y avoir d'autre protecteur naturel des Arméniens de Turquie que le gouvernement turc. Le jeu n'est pas nouveau. Clemenceau en livre le secret dans la préface qu'il a écrite en 1896 pour le recueil de témoignages sur «Les Massacres d'Arménie», p. 12 : «Enfin, quand il n'y a plus d'hommes à tuer ou de filles à violer (on a vu ouvrir le ventre des femmes grosses pour écraser l'enfant sur le pavé), on contraint à coups de bâton les survivants à signer des adresses au Sultan, où ils se reconnaissent les auteurs des désordres, déclarant que ceux qui ont trouvé la mort ont été justement frappés, remercient le souverain de sa clé-

mence, et affirment qu'ils n'ont rien à redouter pour leurs biens, pour leur vie, pour la sécurité des leurs».

De nos jours, il n'y a plus besoin du bâton, c'est peut-être le seul progrès qu'ait fait la Turquie ! Personne n'oserait plus risquer sa vie ou celles des membres d'une communauté dont il a la charge.

Dans ces conditions, que peuvent valoir ces «témoignages» ?

LE COMITE

■

Extraits du livre de Harry Stuermer

... Toutefois, je revins de mon premier voyage à Gallipoli avec des sentiments assez turcophiles encore. La première chose qui se présenta alors à mon observation dans la capitale, ce fut le commencement de la politique de persécutions contre les Arméniens...

... Si je voulais entrer dans les détails, je devrais remplir toutes les pages qui sont à ma disposition pour mon étude rien qu'avec le récit des faits écœurants qui sont venus, au cours de mon séjour en Turquie, à ma connaissance personnelle et cela sans que j'aie jamais fait de recherches systématiques à ce sujet !...

... On découvrit donc une conspiration générale des Arméniens de l'Empire Ottoman. C'était seulement par une pareille falsification cynique que le gouvernement pouvait atteindre son but, voir l'extirpation de toute la race arménienne, suivant un système soigneusement prémédité.

... Je tiens à dire ici que, naturellement, pas le moindre fait de tous ceux que le gouvernement a pu trouver comme arguments en défaveur des Arméniens n'a échappé à mon attention. Comme toutes ces insinuations n'ont été que trop exploitées par les publications officielles et officieuses du gouvernement et même par certains Allemands «connaisseurs de la Turquie», j'ai tout examiné, et cela tout au début de mon séjour en Turquie, quand j'étais encore entièrement imprégné de ces sentiments turcophiles

dont j'ai parlé... et cela sans aucune sympathie spéciale pour le peuple arménien, dont je n'ai appris à apprécier les hautes qualités intellectuelles que beaucoup plus tard, par connaissance personnelle.

... Je dis donc que cette extension des mesures fut l'acte de fanatisme de race le plus infâme, le plus cynique, le plus criminel que l'histoire humaine ait pu enregistrer, que cet acte fut commis uniquement parce que les Turcs se rendaient compte de leur grande infériorité, du point de vue de la capacité économique et de la civilisation, relativement à cet élément non turc, et voulaient rétablir par la force l'équilibre en leur faveur...

■

Extraits du livre de Henry Barby

Préface de PAUL DESCHANEL

C'est l'histoire d'un nouveau martyre de l'Arménie, plus odieux encore que tous ceux qu'elle a déjà endurés. Au commencement de 1915, il y avait en Turquie deux millions d'Arméniens, il en survit aujourd'hui à peine 900.000 (1) Et l'assassinat de ce million d'hommes a été perpétré avec la cruauté la plus honteuse. Ces hommes sont morts, comme le dit M. Barby, « par étapes ». On ne les a pas tous envoyés au peloton d'exécution : ceux qui ont été fusillés ont été les moins malheureux, parce que leurs souffrances furent courtes. Plusieurs centaines de mille ont été déportés et ont fourni ces sinistres caravanes de la mort, dont la Turquie, alliée de l'Allemagne, portera à tout jamais l'opprobre, la-

(1) *Ces chiffres donnés par Paul Deschanel sont de* 1917. *Le massacre n'était pas encore achevé.*

mentables troupeaux qui s'en sont allés dépouillés, épuisés, poussés par leurs bourreaux vers l'exil, la faim ou la pendaison.

M. Henry Barby décrit la lamentable existence de ces déportés mourant d'inanition, implorant en vain du secours, en proie aux pires souffrances morales et physiques. Il a vu des troupes d'enfants errant, hâves, décharnés, à la recherche de leurs parents assassinés et de leurs villages détruits. Il peint les camps de supplice établis le long des rives de l'Euphrate où, sans abri, presque sans nourriture, exposés aux froids mortels de l'hiver ou aux chaleurs aussi redoutables de l'été, hommes et femmes meurent lentement sous l'œil satisfait du Turc qui les garde. Tous les chapitres de ce livre constituent des documents tragiques. C'est un acte formel d'accusation dressé par un témoin oculaire. A Constantinople ou à Berlin, on pourra chercher des excuses; on pourra prétendre, suivant la méthode trop souvent employée, qu'on a tué pour se défendre. Mais le mensonge ne prévaudra pas : les Arméniens n'ont pas été des provocateurs, ils ont été des victimes. Leur assassinat a été consommé suivant un plan établi soigneusement à l'avance; l'œuvre infâme a été systématiquement poursuivie, et pas une ville, pas un village, pas une famille n'ont été épargnés. Le sang a coulé partout. Le témoignage de M. Barby sera l'un de ceux qui pèseront le plus lourdement sur les meurtriers de ce grand peuple sans tache.

L'extermination de l'Arménie, voilà bien quel était le lâche projet du Sultan Rouge, et voilà ce que veulent encore ces jeunes Turcs qui, pour émanciper leur pays, n'ont trouvé rien de mieux que d'en faire le vassal de l'Allemagne. Le régime politique à Constantinople a pu changer de nom; les méthodes sont demeurées les mêmes et les hommes aussi, malgré l'étiquette nouvelle dont ils se sont affublés...

Le martyre de l'Arménie, dénoncé au monde civilisé, devra être vengé. Il n'est pas possible que les crimes dont M. Henry Barby a dressé la longue liste demeurent impunis. Le monde ne pourra pas oublier. Le Turc, dans sa fureur, ne s'en est pas pris seulement au peuple arménien. Notre mission dominicaine française à Van a été, elle aussi, cruellement atteinte. L'évêque arménien catholique de Mardin a été massacré avec une partie de sa communauté, et l'on est sans nouvelles des Pères français installés dans cette ville. Mgr. Israélian, évêque catholique de Kharpout, a été massacré sur la route de l'exil entre Ourfa et Diarbékir, avec les prêtres, les religieuses et une partie du groupe qui l'accompagnait. Mgr Khatchadourian, de Malatia, a été étranglé. Etranglés, tous les prêtres chaldéens et syriens de Séert. Assassinés, l'évêque chaldéen et l'évêque syrien de Djésireh, les prêtres de Médéath, de Suévak, de Déréké, de Véran-Chahir. Tous les établissements de nos missions ont été abattus ou pillés : à Van notamment, la résidence des Dominicains français a servi de fort, en avril et mai 1915, aux bachibozouks. De tous ces forfaits la Turquie et l'Allemagne devront réparation.

En délivrant l'Arménie du joug ottoman, les Alliés répareront une grande iniquité. Le Droit ne peut être plus longtemps méconnu. Après les martyres sanglants qu'elle a endurés, la nation arménienne, à laquelle nous attachent tant de souvenirs, connaîtra, comme les autres peuples opprimés, l'heure radieuse de la liberté.

Paul DESCHANEL

Extrait du livre de Henry Barby

LES QUATORZE MILLE ASSASSINES DE TREBIZONDE

Même lors de la sinistre période des grands massacres (1894-96) ordonnés par Abdul-Hamid, même au moment des hécatombes d'Adana (1905), sous les Jeunes Turcs, jamais le peuple arménien n'avait connu un martyre comparable à celui qu'il vient de souffrir et qu'il souffre encore actuellement.

La prise de Trébizonde par les Russes m'a permis d'apprendre ce qui s'est passé dans cette ville lorsque, fin juin 1915, les Turcs, froidement et délibérément, se mirent à leur œuvre d'extermination...

J'ai pu alors compléter mon enquête sur les massacres.

Escale de tous les paquebots naviguant dans la mer Noire, voisine de Batoum, en relations continuelles avec Odessa, Novo-Rossisk et tous les grands ports de la Méditerranée, tête de ligne des caravanes se redant à l'intérieur de la Turquie et en Perse, à Erzeroum, Khoï, Tauris et Téhéran, Trébizonde semblait une ville civilisée.

Non seulement on rencontrait dans ses rues des Turcs, des Grecs, des Arméniens, des Persans, quelques Lazes descendus de leurs montagnes, mais les Européens y étaient nombreux, et l'on était bien loin des bandes farouches du Kurdistan. Ce sont donc les Turcs, et les Turcs seuls, qui ont fait couler , ici, des flots de sang.

Après la défaite de Sarikamich on désarma, comme je l'ai déjà indiqué, tous les soldats chrétiens, grecs ou arméniens, et on les envoya travailler sur la route de Trébizonde à Gumuch-Khané, où presque tous périrent, tués par la disette ou par la rigueur du climat.

Le 28 Juin 1915, ordre est signifié à la population arménienne, toute entière, d'avoir à quitter Trébizonde dans les cinq jours. En même temps, les autorités turques font arrêter les notables et intellectuels arméniens, environ six cents hommes. Ils sont embarqués sur des bateaux-transports pour être conduits à Samsoun. Au bout de quelques heures, les bateaux rentrèrent vides. Au large, d'autres bateaux avec des gendarmes les attendaient : tout avait été tué et jeté à la mer...» (1)

Quand fut passé le délai fixé, la population arménienne, par petits paquets, encadrés de Kurdes et de brigands (c'est-à-dire de gendarmes), est conduite hors de la ville, et, au premier coude du chemin, les meurtres et les enlèvements commencent.

Dès les portes de la ville, en effet, près du village de Djévizlik, ont lieu des scènes d'indicible horreur :

Les hommes sont séparés de leurs compagnes et de leurs enfants, dont les cris d'effroi emplissent la campagne. A coups de sabre, à coups de couteau, à coups de fusil, avec mille raffinements de cruauté, on les massacre. La terre, l'herbe sont trempées de

---

(1) *Extrait du rapport, en date du* 28 *Juillet* 1915, *du Consul des Etats-Unis à Trébizonde, qui ajoute* : « ... *Quinze jours avant le commencement de la déportation, les soldats arméniens, que l'on employait uniquement aux travaux de réfection des routes et aux transports - environ* 180 *hommes - furent emmenés hors de la ville et massacrés...*».

sang. Les enfants, les yeux agrandis par la terreur, poussent de longs hurlements; les femmes se tordent les bras, supplient, s'évanouissent. L'odeur fade du sang répandu se sent à plusieurs centaines de mètres à la ronde. La sinistre besogne est bientôt finie. Quelques derniers coups de feu retentissant isolés indiquent que, de loin en loin, un Kurde achève un blessé qui s'obstine à ne pas mourir.

Les bourreaux s'avancent alors vers le lamentable troupeau que forment les femmes, les jeunes filles et les enfants. A moitié folles de terreur, serrant les petits contre leurs poitrines, les mères regardent venir ces Turcs, dont quelques-une sont rouges de sang des pieds à la tête. Les voici au milieu d'elles : leurs yeux luisent... ils ricanent... Les femmes, qui viennent de voir mourir leurs maris, leurs pères et leurs fils, ne sont pas au bout de leur martyre ! Déjà, les barbares ont saisi quelques enfants et, les emportant jusqu'aux rochers voisins, les ont jetés dans la mer. A présent, ils dénouent furieusement les bras maternels qui enserrent des bébés. Les yeux secs, des mères étranglent elles-mêmes leurs petits, pour que le Turc ne les torture pas. Des cris déchirants, des cris de terreur et de douleur montent vers le ciel, des supplications ardentes, des clameurs de folie et d'agonie...

Les enfants, les uns après les autres, sont arrachés à leurs mères. Les bourreaux les tenant par les pieds, leur brisent le crâne sur les rochers (1), ou bien, les saisissant à deux mains, d'un seul coup, leur cassent les reins sur leurs genoux.

---

(1) *Le consul des Etats-Unis a relaté, dans un rapport, cette série d'atrocités inouies : «... On tuait, a-t-il écrit, les enfants en leur brisant le crâne contre les rochers, les hommes ont été exécutés en masse» etc.*

« Pitié ! Pitié ! » Les tigres ont-ils pitié ? Par endroits des scènes terrifiantes, que l'imagination peut à peine se représenter, se déroulent. Dans un coin, deux Turcs, ivrés de carnage, se sont emparés d'un même enfant, l'un par une jambe, l'autre par un bras... Ils ont tiré ensemble, en sens contraire, avec tant de violence que le bras de l'enfant, arraché, reste aux mains de l'un deux. Un cri de souffrance, horrible entre tous les autres, a traversé l'air ... La mère qui, folle de douleur, s'est jetée sur les monstres, est assommée d'un coup de crosse. Mais alors, pour les bourreaux, cela devint un jeu : il semble qu'ils se grisent de leur propre barbarie. A deux, à trois, à quatre, ils écartèlent de pauvres petits êtres dont ils jettent ensuite les membres et les corps pantelants aux quatre coins de l'horizon ! ...

Quand les petits sont tous morts, la horde passe aux femmes. La plupart meurent égorgées à coups de couteau, éventrées à coups de sabre... Les hurlements des victimes sont si effroyables qu'on les entend de Trébizonde.

Un médecin grec, le Dr. Métaxa, témoin de ces scènes d'épouvante, en devint fou sur place.

Le métropolite grec et M. Crawford, consul des Etats-Unis, avaient réussi à sauver, le premier, deux cents, le second trois cents enfants, mais, un beau jour, sur l'ordre de Naïl bey, chef du Comité Union et Progrès, le vali les leur retire pour les placer dans de soi-disant orphelinats ouverts sous le contrôle du gouvernement.

Là, les pauvres petits, privés de soins et de nourriture, périssent en grand nombre. Sur la protestation du métropolite grec et du consul américain, les autorités, déclarant que le climat insalubre était la

cause de tant de morts, envoient les survivants hors de la ville et, là, s'en débarrassent définitivement en les faisant massacrer.

Aucun Arménien de Trébizonde ne fut volontairement épargné. Ceux qui s'étaient réfugiés dans des familles amies grecques ou turques, en furent arrachés et mis à mort. Cent cinquante jeunes filles avaient réussi à se cacher en ville, grâce à la protection du métropolite grec. Les autorités turques en eurent connaissance; elles les firent enlever «manu militari» et toutes furent violentées ou égorgées, quelques-unes en pleine rue, devant la porte même du métropolite (1).

Je dois mentionner, enfin, le meurtre de l'archevêque arménien, Mgr Tourian, qui, invité à se rendre à Erzeroum pour comparaître devant le tribunal, fut assassiné en cours de route...

Puis, comme à Erzeroum, les biens des Arméniens de Trébizonde furent vendus aux enchères publiques, d'abord exclusivement aux Turcs du parti «Union et Progrès», puis indistinctement à tous les Turcs. Enfin, avant l'évacuation de la ville, les Grecs furent autorisés également à s'en rendre acquéreurs, mais leur métropolite leur interdit ces achats.

A Trébizonde, l'œuvre d'extermination a été complète. Sur les 14.000 Arméniens qui habitaient la ville, il ne reste plus que deux familles arméniennes et quatorze femmes isolées qui, grâce à la protection

---

(1) « ... *Les dix plus jolies des jeunes filles, que l'on avait gardées, furent placées, par un membre du Comité Union et Progrès, dans une maison, pour y servir à ses plaisirs et à ceux de ses amis; les autres furent dispersées dans des maisons musulmanes...*»

Rapport du consul des Etats-Unis (28 Juillet 1915).

de Grecs, ont réussi à échapper à la férocité turque. En outre, selon l'opinion du consul américain, on pourrait espérer retrouver dans les villages environnants quelques centaines de petits enfants arméniens (2).

■

(2) *Depuis cette époque* (*Avril* 1916), environ *un millier d'Arméniens ont été retrouvés dans la ville et surtout dans les villages des environs.*

L'EFFROYABLE CALVAIRE DES DEPORTES

... A Constantinople, dans la nuit du 28 au 29 avril 1915, toutes les notabilités intellectuelles arméniennes, dont il importait d'étouffer la voix : députés, professeurs, médecins, artistes, hommes de lettres etc., sans distinction de parti ni de religion, furent arrêtées, expédiées dans l'intérieur, et, en général, assassinées en cours de route. Tous les intellectuels de l'intérieur subirent le même sort. Sans actes d'accusation, sans aucun jugement, sans même l'ombre d'un prétexte, sinon qu'ils étaient Arméniens, tous furent emprisonnés, tués ou déportés... En même temps, on procédait au désarmement de toute la population arménienne et à l'armement des musulmans; on organisait des bandes de Kurdes; on faisait sortir des prisons les malfaiteurs pour en faire des «tchétas» chargés, par la suite, d'escorter les déportés.

Le décret monstrueux du 20 mai (2 juin) 1915 par lequel Enver Pacha, ministre de la guerre, ordonna, au nom du comité jeune-turc, la déportation de tous les Arméniens des vilayets d'Arménie, d'Anatolie et de Cilicie, dans les déserts arabiques, situés au sud de la ligne de Bagdad, sonna le glas de ce peuple.

Cette déportation, en effet, ne fut pas autre chose que l'extermination en trois actes successifs; le massacre - la caravane - le désert. L'assassinat d'un peuple par étapes !

L'opération commença par un ordre venu de la capitale et affiché dans toutes les villes et tous les villages. Les hauts fonctionnaires turcs reçurent les instructions « utiles ». Le téléphone et le télégraphe apportèrent leur rapidité dans la transmission des ordres d'assassinat.

Toute la population arménienne dut se tenir prête, dans un délai extrêmement court, pour être déportée dans des districts éloignés qu'on ne pouvait atteindre qu'en marchant, non pas des jours, ni même des semaines, mais des mois entiers !

A cette mesure inhumaine, s'ajouta, on l'a vu, la confiscation de tous les biens et propriétés, confiscation qui devait transformer le peuple le plus actif, le plus travailleur et le plus cultivé de l'Orient, en un peuple de mendiants.

Dans quelques villes, on autorisa ceux qui en avaient les moyens à se procurer — à prix d'or — des voitures ou des bêtes de somme; mais chaque fois, ou presque chaque fois, ces moyens de transport leur furent enlevés dès la sortie même des villes. Et les plus riches, comme les plus pauvres, ne purent ainsi conserver que ce qu'ils avaient sur le dos. Or, comme défense expresse avait été faite à la population musulmane de leur vendre ou leur acheter quoi que ce soit, tout fut du même coup perdu pour eux, et ils ne purent acheter aucune provision, ni avant de partir, ni au cours de leur effroyable et lointain exil.

Partout, la première mesure consista à séparer les femmes de leurs maris, à écarter tous les hommes, à retirer les enfants à leurs parents. Partout, en cours de route, parfois dès le départ et même avant le départ, les femmes et les jeunes filles les plus jolies, surtout celles des familles aisées, furent enlevées, enfermées dans des maisons particulières, et souvent même dans des maisons publiques.

Puis les malheureux durent se mettre en route à travers les montagnes arides et les vallées désertes d'Anatolie. Sous la chaleur accablante de l'été, sous le soleil mortel, ces masses humaines, affamées, épuisées, bientôt en guenilles et nu-pieds, durent partir

vers l'exil inconnu où, elles le savaient, il n'y avait pour elles aucune espérance.

C'est sous le fouet et le bâton que les gendarmes d'escorte faisaient marcher les infortunés, et ceux qui tombaient d'épuisement étaient achevés à coups de baïonnette et de sabre.

Les caravanes étaient harcelées sans trêve par des bandes kurdes, qui massacrèrent la plupart des survivants et enlevèrent les jeunes femmes et les jeunes filles. En de nombreux endroits, enfin, comme dans le défilé de Kémagh-Boghaz, où, à douze heures d'Erzindjan, l'Euphrate coule dans une gorge étroite, entre des parois de rochers escarpés, on procéda, pour en finir plus vite, à des exécutions collectives, à des massacres en masse. C'est à peine si un quart des déportés arrivèrent à destination.

Or, il ne faut pas oublier que cette déportation, ces massacres, ces pillages, ces enlèvement, ces viols, ces claustrations dans les harems, ces ventes d'enfants, de jeunes filles et de jeunes femmes, frappent des familles dont les membres, hommes, femmes, jeunes gens et jeunes filles, ont, pour la plupart, reçu une culture intellectuelle européenne. Un grand nombre, parmi eux, sont venus s'instruire en Europe, ou ont été au moins, éduqués et instruits dans lesmissions et collèges français, américains ou allemands de Turquie. Ce ne sont pas des barbares, mais des gens qui, par leurs sentiments et par leur culture, sont nos égaux et par conséquent sont très supérieurs aux Turcs, même de la classe aisée.

Tout ce que je rapporte dans le cours de cette enquête tragique, toutes les scènes d'horreur et de mort que je raconte, tout cela ne saurait être contesté. J'ai en mains toutes les preuves de ce que j'écris.

Le gouvernement Turc ne peut nier son crime,

qu'aucune raison militaire ni stratégique ne saurait excuser. Je possède non seulement les dépositions des rares victimes qui ont échappé à la mort et celles des Russes et de quelques Français ou Alliés (comme le Révérend Père Bernard, le supérieur de la Mission Dominicaine française de Van), qui ont été témoins de la déportation et des scènes de meurtres qui l'ont accompagnée, mais, en outre, j'ai des rapports et des dépositions de neutres, représentants officiels des Etats-Unis (j'en ai cité) et de l'Italie qui, à ce moment-là, n'était pas encore en guerre avec la Turquie. J'ai même, on le verra plus loin, des témoignages d'infirmières et de médecins des mission allemandes.

■

LES CARAVANES DE LA MORT

Mai 1916

Les Caravanes de la Mort ! Tel est bien le qualificatif exact qui convient aux lamentables troupeaux des déportés, épargnés par les premières tueries, s'en allant, dépouillés, épuisés, poussés par leurs bourreaux, vers l'exil et vers le massacre.

Quelques-uns d'entre eux ont miraculeusement réussi à échapper aux assassins, à s'évader de ces sinistres troupes de victimes errantes et condamnées...

J'en ai interrogé plusieurs, mais le cauchemar de leurs souvenirs les obsède et les efface. Ils n'osent même l'évoquer. Une stupeur hagarde marque uniformément leurs visages, et il faut insister, les mettre en confiance, pour qu'ils se décident à raconter les scènes d'horreur qu'ils ont vécues, et ils ne le font qu'à voix basse, et tremblant, en jetant autour d'eux des regards éperdus, comme si la mort et les supplices les menaçaient encore.

Voici l'un des plus saisissants récits qu'ils me firent :

« Je suis de la vallée de Mouch (située au sud d'Erzeroum, entre cette ville et Bitlis), m'a dit l'un d'eux. Toutes les familles déportées de cette région ont été massacrées en chemin et jetées dans l'Euphrate. Parmi ces familles se trouvait la mienne : ma mère et mes trois sœurs avec leurs petits enfants !

« Je n'ai appris leurs morts que plus tard. J'avais échappé à la déportation et j'étais caché dans la

forêt de Saint-Garabed, où s'étaient réfugiés tous ceux qui, comme moi, avaient pu s'enfuir.

« Une nuit, une femme est arrivée jusqu'à nous. Elle avait un enfant dans les bras, elle était à demi nue, elle se traînait en gémissant et elle était si maigre et si pâle, que nous avons cru qu'elle était morte et que c'était son spectre qui nous apparaissait. Mais elle a parlé. Elle a dit : « Du pain ! » Elle mourait à la fois de fatigue et de faim. Nous n'avions pas de pain, mais seulement du blé en grains que faisions griller. Nous lui en avons donné avec un peu de lait caillé desséché... Après, elle a raconté son histoire :

« Elle était du village de Kheybian et appartenait à l'une des familles déportées. Les autorités turques avaient rassemblé les femmes et les enfants des villages de Sordar, de Bazou, d'Assanova, de Salégan et de Kvars, dans le couvent de Saint-Garabed (lieu de pélerinage près de Mouch. La légende veut que le couvent ait été construit sur l'emplacement d'un temple d'Anahit, la grande déesse protectrice de l'Arménie païenne).

« Tous furent tenus enfermés pendant cinq jours. Après, en les réunissant aux femmes et aux enfants de Meghti, de Paghlou, d'Ourough, de Ziyaret et de Kheybian, on les dirigea vers la route du pont de l'Euphrate en leur adjoignant encore les familles des villages de Tom, d'Herguert, de Norag, d'Alatin, de Goms, de Khatchkhaltouh, de Souloukh, de Khoronk, de Kardzor, de Ghézélaghatch, de Gomer, de Chekhlan, d'Avzaghbour, de Blel, de Kourtmeïdan. Cela faisait en tout, à peu près *dix mille femmes et enfants.*

« Dès les premiers jours (nous dit celle qui s'était réfugiée avec nous dans la forêt), les Kurdes, qui nous escortaient, commencèrent à abattre les plus vieilles et les plus faibles qui ne pouvaient pas mar-

cher. La vie de chacun dépendait uniquement du caprice des gardiens. Celles qui furent massacrées les premières furent les plus heureuses. Chaque soir, à chaque étape, ils violentaient, sous les yeux des autres, celles d'entre nous qui leur plaisaient. Je les ai vu prendre ainsi des petites filles de huit à dix ans tout au plus !

« Ces horribles scènes se terminaient, chaque fois, par l'assassinat d'un certain nombre d'entre nous, celle qui résistaient et qu'ils abattaient à coups de fusil ou de sabre. Tantôt ils tuaient les enfants quand ils voulaient enlever la mère, tantôt ils les jetaient simplement sur le côté de la route : ceux qui savaient marcher suivaient ou s'accrochaient aux jupes d'une autre femme; les tout petits restaient là et mouraient le lendemain, ou le surlendemain. Quiconque voulait les prendre et les porter était impitoyablement frappé.

« Ainsi, en pleine terreur, notre caravane immense avançait lentement, jalonnant la route de cadavres...

« Chaque fois que nous approchions d'un village kurde, les hommes et les femmes nous entouraient et nous arrachaient ceux de nos vêtements qui leur convenaient. Bientôt nous fûmes toutes à demi-nues.

« On distribuait, tous les deux jours, un peu de pain, mais il n'y en avait pas pour tout le monde et, quand les provisions que nous avions emportées furent finies, il fallut, pour manger, arracher des épis dans les champs de blé, le long de la route.

« Beaucoup, ne pouvant supporter le manque de nourriture, moururent de faim ou de faiblesse. Du matin au soir, il fallait marcher sous le soleil torride d'été, qui nous brûlait, et sans rencontrer d'eau buvable, parfois pendant des journées entières. Nous étions folles de soif ! Quant on rencontrait une source,

on se battait et on se piétinait pour boire à la hâte, car il était défendu de s'arrêter. Les premières arrivées réussissaient à se désaltérer, mais les suivantes ne trouvaient plus qu'une eau bourbeuse, souillée par la cohue qui se pressait et se battait autour de la source. Combien d'enfants tombèrent et furent écrasés dans ces bousculades, tandis qu'à coups de sabre, nos gardiens turcs ou kurdes chassaient ceux qui s'attardaient.

« Chez certaines d'entre nous, l'horreur et l'angoisse continuelle avaient annihilé jusqu'au sentiment maternel. Dans l'affolement, dans la torpeur qui pesaient sur nous toutes, plusieurs mères épuisées de fatigue, de faim et de soif, commencèrent à abandonner, sur la route, leurs enfants qu'elles ne pouvaient plus porter.

« La condition des mères qui avaient plusieurs enfants était particulièrement terrible. Celles qui en sauvaient un étaient considérées comme des heureuses et comme des vaillantes.

« Quelques-unes d'entre nous réussirent à échapper à la surveillance féroce des gardiens et à se cacher dans les champs de blé, avec l'idée qu'elles pourraient ensuite se réfugier dans les montagnes du Sassoun. Beaucoup se sont noyées en voulant traverser l'Euphrate...»

J'ouvre ici une paranthèse : Des Kurdes de la région, que j'ai personnellement interrogés, m'ont raconté que les tchétés avaient traqué et rassemblé ces malheureuses, cachées dans les champs de blé de Kourdmeïdan et de Chekhlan, et qui, avec leurs enfants, étaient au nombre d'environ cinq cents. Sur l'ordre de Réchid pacha, elles furent conduites au village de Chekhlan, où on les parqua dans quelques bâtiments servant de granges et d'abris, à l'extrémité du village. Déjà, elles se réjouissaient d'avoir é-

chappé à la torture de la route infernale, quand Réchid pacha donna un nouvel ordre.

Quand le soir vint, quand les portes des granges furent fermées, quand, à demi-confiantes, les mères, épuisées de fatigue, commencèrent à s'endormir avec leurs enfants couchés sur leurs bras, les Kurdes amoncelèrent des bottes de paille autour des bâtiments, puis, tranquillement, y mirent le feu. En quelques minutes tout flamba.

S'imagine-t-on le réveil brusque et terrible des malheureuses ! Elles se ruèrent vers les portes fermées, elles se déchirèrent les mains contre les murs. Des cris effroyables, des hurlements de souffrances retentirent dans la nuit. Puis tout cessa. Cinq cents femmes, avec leurs enfants, étaient mortes, brûlées vives.

Je reprends le récit de l'Arménienne :

« Quant à moi, je n'ai pas essayé de m'enfuir. J'avais quelques piastres et j'espérais pouvoir arriver à vivre.

« Lorsque nous avons eu franchi les montagnes de Khozmo, ceux qui nous conduisaient quittèrent la direction du sud et nous poussèrent vers l'ouest, le long de l'Euphrate. Dans le pachalik de Kiudg, notre escorte fut changée. Nos nouveaux gardiens se montrèrent plus féroces encore que les anciens, et, avec eux, nous arrivâmes dans le district de Tchabaghdjour.

« La route suivait une vallée très profonde et très encaissée, puis nous débouchâmes dans une petite plaine, bordée par l'Euphrate. O surprise ! on nous ordonna de nous arrêter pour nous rassembler.

« Nous étions là, depuis une demi-heure à peine, savourant le court répit qui nous était accordé, les mères baignant les pieds endoloris de leurs enfants, quand, venant de la direction de Tchabaghdjour, pa-

rut soudain une bande de Kurdes nombreuse. Ils nous entourèrent, et, tout à coup, ils se mirent brusquement à tirer sur nous, dans le tas, avec leurs fusils, en même temps qu'ils nous criaient un ordre terrible : « Sautez dans le fleuve !... Sautez !...»

« Le crépitement des fusils couvrait nos hurlements de terreur, nos cris de souffrance et de désespoir. Presque toutes les balles portaient dans la foule des femmes et des enfants qui se bousculaient en pleine folie. Beaucoup d'entre nous obéirent à l'ordre que les Kurdes ne cessaient de nous crier et se jetèrent dans l'Euphrate. Je me jetais moi-même dans l'eau.

« A ce moment, la fusillade redoubla. Les têtes, à la surface de l'eau, servaient de cible aux bons tireurs. Cependant je n'avais pas laché mon enfant et, comme je sais bien nager, je pus, en le soutenant hors de l'eau, me laisser porter par le courant, au milieu d'une masse de cadavres qui flottaient et me cachaient. Les Kurdes ne me virent pas et je réussis à atteindre l'autre rive et à me réfugier dans les broussailles.

« La nuit vint. Il n'y avait plus rien de vivant sur les dix mille que nous étions ! Des centaines de mortes, tuées à coup de fusils, gisaient, empilées, sur la rive, là-bas. Il y avait des milliers de femmes et d'enfants noyés, que l'Euphrate emportait. Alors les Kurdes s'en allèrent, avec le peu de butin qu'ils avaient pu ramasser et en emmenant les quelques jeunes femmes et jeunes filles, qu'ils avaient mises à part, parce qu'elles étaient jolies.

Pour moi, quand il fit tout à fait nuit, je quittai ma cachette, et, en me guidant sur le fleuve, je remontai vers Mouch. Je me cachai le jour et je marchai la nuit. Je mangeais des grains de blé crus...

« J'avais entendu dire qu'il y avait des Arméniens, réfugiés dans les montagnes autour du couvent de Saint-Garabed et je suis venue...»

« Voilà, termina l'Arménien, ce que nous a raconté la femme qui vint nous trouver une nuit, dans la forêt de Saint-Garabed.

« Deux jours après son arrivée, l'enfant de cette femme mourut. Cinq jours après, la femme elle-même fut tuée, quand les réguliers turcs vinrent dans les bois pour nous y pourchasser, nous, les Arméniens, qui nous y étions réfugiés. »

■

LE RECIT DE DEUX INFIRMIERES ALLEMANDES

... Les deux infirmières allemandes, révoltées par l'atroce cruauté que déployaient les turcs, ne purent se retenir d'exprimer leur indignation. Cela leur valut d'être immédiatement chassées de leur poste par le médecin allemand qui leur déclara qu'elles « trahissaient ».

« Vers le 14 Juin 1915, racontent-elles, les convois de déportés sont attaqués dans le défilé de Kémagh-Boghaz, et complétement pillés. La plupart des exilés sont massacrés. Deux jeunes institutrices arméniennes, qui ont réussi à échapper à la mort, déclarèrent que la caravane avait été prise sous les feux croisés des Kurdes, qui l'assaillaient en tête, et des réguliers turcs, qui la fusillaient par derrière. Les deux Arméniennes se jetèrent à terre et feignirent d'être mortes. Elles purent ensuite regagner Erzindjan par des chemins détournés et en donnant de l'argent aux Kurdes qu'elles rencontraient. L'une d'elles était accompagnée par son fiancé, habillé en femme, déguisement qui lui avait été procuré par un Turc, un de ses camarades de classe. Quand les fugitifs arrivèrent à Erzindjan, un gendarme voulut s'emparer de la jeune fille; le fiancé la défendit, il fut tué sur-le-champ, et les deux Arméniennes saisies et enfermées dans des maisons turques, où on les contraignit à se faire musulmanes.

« Elles nous firent donner ces nouvelles par un jeune médecin, qui visitait les malades dans notre hôpital, ajoutent les infirmières allemandes. Elles nous faisaient demander de les emmener avec nous à Kharpout, où elles avaient été enlevées. Si elles avaient du poison, disaient-elles, elles s'empoisonneraient !

Le soir du 11 juin, les deux infirmières voyant rentrer, chargés du butin, à Erzindjan, des soldats réguliers de la 86e brigade de cavalerie, les questionnèrent.

« Ces soldats nous décrivirent comment les Arméniens désarmés avaient été tous massacrés. Il avait fallu quatre heures. Les femmes, à genou, hurlaient, suppliant en vain les massacreurs. Nombre d'entre elles se jetèrent dans l'Euphrate avec leurs enfants.

« C'était horrible ! nous a avoué, à voix basse, un jeune soldat turc qui n'avait pas la mentalité de ses camarades ! « je n'avais pas le courage de tirer... je fis semblant de le faire...». Ses camarades nous dirent que quantité d'enfants morts gisaient sur la route...»

« ... Plus tard, notre cocher, un Grec, qui avait assisté à plusieurs tueries, nous raconta qu'on liait les mains des victimes et qu'on les précipitait dans le fleuve, du haut des rochers. Ce moyen, que les meurtriers jugeaient plus expéditif, était employé quand les victimes étaient très nombreuses.

« Le 17 Juin, au soir, nous allâmes avec le pharmacien G... de la Croix-Rouge, faire une promenade. (Notre compagnon éprouvait pour les cruautés turques la même horreur que nous; il dit nettement ce qu'il pensait à ce sujet et cela lui valut comme à nous, de recevoir son congé). Nous rencontrâmes un gendarme qui nous avertit qu'à dix minutes de là, était arrêté un grand convoi d'expulsés de Baïbourt. Il nous défendit d'y aller, mais nous raconta d'une manière saisissante, comment les hommes, faisant partie de ce convoi, avaient été massacrés. Aux cris de : «Kessin ! Kessin ! Gueliorlar !... » (Tuez ! Tuez ! ils arrivent ! ...) on les avait précipités du haut des rochers dans le fond de la gorge. Ils nous décrivit com-

ment, dans chaque village, les femmes avaient été violentées, comment lui-même s'était emparé d'une jeune fille, comment, pendant la marche, on cassait la tête des enfants quand ils criaient trop fort, ou retardaient l'allure.

« Le lendemain matin le convoi des déportés passa devant notre maison, sur la route qui mène à Erzindjan. Nous suivîmes les malheureux jusqu'à la ville, une heure de marche environ. C'était une troupe très nombreuse de femmes et d'enfants parmi laquelle il y avait deux ou trois hommes seulement. La plupart des femmes avaient l'air de folles. Elles criaient: « Pitié ! Pitié ! sauvez-nous, nous nous ferons musulmanes ! nous nous ferons ce que vous voudrez !... nous nous ferons Allemandes !...» Des gendarmes à cheval les poussaient en avant brandissant leurs fouets, cinglant celles qui s'attardaient. Beaucoup de Turcs venaient prendre des enfants et des jeunes filles.

« A l'entrée de la ville, le chemin de Kémagh-Boghaz se détache de la grande route. Il y avait là comme un marché d'esclaves. Nous prîmes nous-mêmes six enfants - de trois à quatorze ans - qui s'accrochaient à nous. Et ensuite encore une petite fille. Avec eux, nous retournons à l'hôpital, tandis que les troupeau des misérables continuait sa route en hurlant de douleur.»

Les deux infirmières, pourtant, ne purent garder les enfants qu'elles avaient sauvées.

Quelques jours plus tard, le Mutasserif d'Erzindjan, d'accord avec le docteur allemand, les leur reprit, et elles-mêmes, le 21 juin, furent chassées de l'hôpital, en punition de leur geste de pitié.

Le long de leur route, chaque jour, elles assistèrent à des massacres, à des scènes d'épouvante et

d'horreur. Le gendarme qui les escortait leur raconta qu'il avait convoyé une caravane de trois mille femmes et enfants de Mamakhatoun. Il termina son récit par ces simples mots : « Tous loin, tous morts».

Au village d'Endéress, où elles passent la nuit, elles sont réveillées par une vive fusillade. Dix Arméniens viennent d'être tués. Elles rencontrent un groupe d'ovriers arméniens, qui viennent d'achever les travaux de voierie. Ils sont quatre cents. On les aligne en haut d'une pente du terrain et on les massacre sous leurs yeux.

Deux jours avant d'arriver à Sivas, elles assistent au même spectacle : Dix gendarmes fusillent les Arméniens; des ouvriers turcs achèvent à coups de couteau, à coups de pierre, ceux qui respirent encore.

« Une nuit, racontent-elles encore, nous couchâmes dans une maison arménienne. Les femmes qui l'habitaient venaient d'apprendre que tous les hommes de la famille avaient été mis à mort. Elles étaient folles de douleur et nous essayâmes en vain de les calmer...

« Est-ce que votre Empereur ne peut pas nous secourir ? nous criaient-elles». Le gendarme qui nous escortait nous dit alors tranquillement : « Ces cris vous gênent, je vais les faire cesser». Et ce n'est que sur nos supplications qu'il consentit à épargner les malheureuses».

Les deux infirmières, que leur pitié pour les victimes avait rendues suspectes, finalement furent arrêtées et emprisonnées, le 4 Juillet, à Césarée. Il fallut l'intervention des missionnaires américains pour qu'elles fussent remises en liberté...

•

LA ROUTE D'HORREUR ET DE MORT DES DESERTS D'ANATOLIE

Juin 1916

A Erzeroum, en pleine ville, on voit un monument inachevé, dont la construction a été interrompue par l'arrivée de l'armée russe victorieuse. Il était destiné à servir de club aux membres du parti Union et Progrès d'Erzeroum, et il est comme un symbole de leur œuvre de mort, car toutes les pierres employées à sa construction, sont des pierres tombales dérobées au cimetière arménien ! ...

Un cimetière, une seule et vaste tombe, c'est cela que les Jeunes-Turcs, approuvés par l'Allemagne officielle, ont fait de l'Arménie noyée dans les flots de sang.

A mesure que j'avance dans mon enquête, chaque jour j'enregistre des crimes plus effroyables, des atrocités nouvelles.

Comment décrire les tortures subies par les femmes arméniennes ?

Les hommes furent moins à plaindre. Massacrés presque immédiatement, ils n'eurent pas longtemps à souffrir, mais les femmes, les mères !... Y a-t-il dans le monde d'autres femmes, d'autres mères qui aient jamais enduré un martyre comparable au leur?

La mort pour elles, ne vint qu'après d'atroces

souffrances, d'indicibles fatigues, d'interminables jours d'horreurs et d'angoisses, où, sans repos, sans pain, sans eau, sous le soleil dévorant, elles se traînaient en longues caravanes, poussées en avant, à coup de fouet par leur escorte de bourreaux, à travers les déserts d'Anatolie, que jonchèrent leurs cadavres et les cadavres de leurs enfants !...

Celles qui étaient jeunes et jolies furent épargnées, réservées aux harems ou à pire encore. Depuis la tragédie, en effet, partout en Asie Mineure, aux portes des villes, se tiennent des marchés d'esclaves fort bien achalandés où l'on vend les femmes, les jeunes filles, les enfants que les bandes turques ou kurdes enlevèrent au passage.

Voici ce qu'a écrit dans son rapport officiel, à la date du 11 juillet 1915, le consul américain de Kharpout :

« Dans les premiers jours de juillet, on vit arriver à Kharpout les premiers convois d'Erzeroum et d'Erzindjan, en haillons, sales, affamés, malades. Ils étaient restés deux mois en route, presque sans nourriture, sans eau. On leur donna du foin, comme à des bêtes; ils étaient si affamés qu'ils se jetèrent dessus, mais les «zaptiés» les repoussèrent à coups de bâton et en assommèrent plusieurs sur place.

Les mères offraient leurs enfants à tous ceux qui voulaient les prendre. Les Turcs envoyaient leurs médecins pour examiner l'état de santé des jeunes filles et pour choisir les plus jolies pour leurs harems.

« D'après les récits de ces malheureux, la plupart d'entre eux avaient été tués en route par les Kurdes, qui faisaient des attaques constantes, et, beaucoup aussi, étaient morts de faim et d'épuisement.

« Deux jours après, nouvelle arrivée de convois.

Parmi les déportés se trouvaient trois sœurs qui parlaient anglais et qui appartenaient à l'une des plus riches familles d'Erzeroum. Sur vingt-cinq membres de leur famille, onze avaient été tués en route et le plus âgé des survivants, du sexe mâle, était un garçon de huit ans.

« En partant d'Erzeroum les déportés avaient des chevaux, des bagages et de l'argent. En route, on leur avait tout pris, même les vêtements qu'ils avaient sur le corps, et une des jeunes filles était entièrement nue.

« La fille du pasteur protestant d'Erzeroum faisait partie du convoi. Tous les membres de sa famille avaient été tués par les bandes kurdes, qui les attendaient au passage, pour massacrer d'abord les hommes, ensuite les femmes et les enfants. »

Une jeune femme arménienne, échappée aux massacres, m'a raconté ses tortures et celles de ses compagnes. Enlevée par un Kurde — elle était jolie — elle a vu ses enfants éventrés sous ses yeux par son ravisseur... Hagarde encore de désespoir, de peur et d'horreur, d'une voix entrecoupée de sanglots, elle me fait le récit d'atrocités inouïes.

Elle a vu, dans la caravane funèbre, une mère ayant avec elle ses six enfants. La malheureuse, épuisée de fatigue, portait les deux plus petits et traînait les quatre autres accrochés à sa jupe.

L'un de ces derniers, n'en pouvant plus, les pieds en sang, tombe sur le chemin; la mère s'arrête, se penche vers lui, mais soudain un fouet s'abat sur elle, lui laboure le visage, et les bourreaux, à force de coups, la poussent en avant, l'obligent à continuer sa route, à laisser là le petit qui mourra où il est tombé...

La caravane avance péniblement, mais tout à coup des cris d'effroi et de douleur, une course éperdue !... A l'arrière, une bande de Kurdes, descendus des montagnes, vient d'ouvrir le feu. Les victimes tombent nombreuses, et la caravane fuit, emportée par un galop d'épouvante...

Puis le calme revient, la marche, le calvaire continuent... Au passage des rivières, des mères se jettent dans le courant avec leurs enfants, d'autres folles de souffrance, étranglent les leurs et, quand surgissent les Kurdes, des femmes et des jeunes filles se tuent pour échapper à l'outrage...

Ainsi la caravane va, affolée d'angoisse et de terreur, de souffrance, de fatigue et de faim, à travers les montagnes et les vallées désertes.

Je ne sais, parmi tant d'horreurs sans nom, quelles scènes de meurtres ou de sadisme, choisir plutôt que telles autres, pour donner une idée complète de l'effarant martyre du peuple arménien.

A force de tuer, d'égorger, d'éventrer, de violer, les Turcs et les Kurdes furent bientôt blasés.

Ils s'ingénièrent alors à inventer d'infernales cruautés pour torturer l'âme de leurs victimes avant de torturer leur corps. Et les scènes effroyables se multiplient.

Devant les mères, qu'ils alignent et contraignent à regarder, ils éventrent les enfants qu'ils accrochent ensuite aux murs, en grappes sanglantes, comme à un étal de boucher, puis, sous le fouet, ils obligent les pauvres femmes, hurlantes d'épouvante et de douleur, à s'éloigner, tandis que les petits corps palpitant encore, restent abandonnés aux vautours.

Autre exemple : Une noyade :

Sur les sables brûlants de la rive de l'Euphrate, une troupe de déportés, des femmes pour la plupart,

est affalée. Harassées, brisées, à demi mortes, ces femmes attendent que leur escorte organise la traversée du fleuve à l'aide des radeaux qui sont là échoués.

De leurs groupes s'élève un murmure plaintif où se mêlent des râles d'agonie et des gémissements d'enfants.

Un officier turc survient. Il lance un ordre bref aux gendarmes :

— Rassemblez les enfants !

Les mères, aussitôt, sans savoir encore ce que l'on veut faire, crient de désespoir, supplient, s'accrochent aux petits qu'elles portent, mais les gendarmes les leur arrachent et font monter tous les enfants sur le radeau. Ceux-ci sont faits de poutres assemblées par des cordes.

— Coupez les cordes ! ordonne froidement l'officier turc.

Les gendarmes obéissent; ils coupent les cordes qui relient les poutres, puis ils poussent en plein courant les radeaux qui se disloquent, qui s'ouvrent sous les pieds des enfants...

Les mères, éperdues d'horreur, hurlent. De petites voix plaintives appellent au secours, qui s'étouffent bientôt...

Le flot qui a séparé les poutres sur lesquelles des enfants restent aggrippés, en ramène quelques-unes vers la berge. Les gendarmes les repoussent au large avec leurs fusils. Les enfants tendent leurs petites mains vers leurs mères, glissent et sont engloutis. Et, peu à peu, sur la surface de l'Euphrate, il ne reste plus que quelques pièces de bois que le courant entraîne...

LES CONTREES D'EPOUVANTE

Juillet 1916.

Quiconque, actuellement, parcourt l'Arménie désolée, ne peut s'empêcher de frissonner devant la saisissante éloquence de ses horizons infinies de ruines, de dévastation et de mort ! Pas un feuillage, pas une mousse, pas une roche, qui n'aient vu égorger des êtres humains et qui n'aient été éclaboussés par le sang répandu à torrent. Pas un cours d'eau, fleuve ou rivière, qui n'ai charrié vers l'éternel oubli des centaines, des milliers de cadavres. Pas un précipice, pas une gorge qui ne soit une tombe à ciel ouvert, dans laquelle les squelettes blanchissent entassés, en plein air, car presque nulle part, en effet les massacreurs n'ont pris le temps, ou la peine, d'enterrer leurs victimes.

Dans ces vastes contrées, animées naguère par de nombreuses et florissantes agglomérations arméniennes, règne, aujourd'hui la désolation et la solitude. De la mer Noire à la frontière persane tout est ravagé et désert.

« A Kharpout, — écrit le consul américain de la ville, que j'ai déjà cité, — les mesures de déportation commencèrent par l'arrestation de plusieurs milliers d'hommes. On les conduisit de nuit dans les montagnes voisines. Parmi eux, se trouvaient le prélat arménien, les professeurs du collège américain et les notables de la ville, ainsi que tous les soldats armé-

niens et tous les hommes qui, soumis à la conscription, avaient payé la taxe d'exemption. Aucun d'entre eux ne revint.

« Le 5 Juillet, au matin, on arrêta encore huit cents hommes. Le lendemain, on les expédia dans les régions désertes de la montagne. Là, ils furent attachés par groupes de quatorze, — c'était le nombre que permettait la longueur de la corde — et on les fusilla.

« Dans un village voisin, un autre groupe d'Arméniens furent enfermés dans la mosquée et dans les maisons environnantes. On les y laissa trois jours, sans boire ni manger, puis on les emmena dans une vallée, à peu de distance, on les adossa à une paroi de rochers et on les fusilla. Ceux qui respiraient encore furent achevés à coups de baïonnette et à coups de couteau.

« Aucune accusation n'avait été formulée contre aucun de ces hommes et leur exécution ne fut précédée d'aucune sorte de jugement. Le trésorier du collège américain se trouvait parmi les victimes.

« Le 10 juillet, nouveau massacre de plusieurs centaines d'Arméniens, à deux heures de la ville.

« Mêmes exécutions dans tous les villages armniens des environs : Trois cents tués à Etchmé et à Habrer...»

D'atroces raffinements de cruauté accompagnaient en général, ces exécutions sauvages.

Sur le chemin de Sivas à Kharpout - un demi-million environ d'Arméniens ont été déportés par cette voie - des officiers turcs ordonnèrent de séparer les hommes des femmes. Les femmes, terrorisées, sont réunies en un groupe et à quelques pas d'elles, on fait placer sur un rang les hommes, liés l'un à l'autre avec des cordes. Tout cela se fait sans

hâte, avec méthode, pendant que les officiers turcs fument tranquillement des cigarettes, causent avec les femmes, serrent de près les plus jolies de ces malheureuses, qui, craignant qu'un geste de révolte ne provoque la mort de leur mari, de leur frère, ou de leur père, restent tremblantes, soumises...

Tout à coup l'un des officiers donne un ordre. Un gendarme de l'escorte, un seul, charge son fusil, va se placer devant l'une des extrémités de la longue file des hommes,, épaule et fait feu. Un Arménien tombe... Le gendarme recharge, tire de nouveau... Les femmes jettent des cris d'horreur. Les hommes terrifiés comptent les coups de feu qui les abattent un à un...

Quand le dernier Arménien est tombé, les gendarmes rassemblent, en les frappant sans pitié, les femmes, atterrées, horrifiées, et les poussent en avant.

Celles qui refusent d'avancer sont assommées sur place, et la caravane s'éloigne, laissant sur la route les victimes, dont quelques-unes tressaillent encore dans les spasmes de l'agonie.

Cette route de Sivas à Kharpout a été le théâtre de telles hécatombes d'Arméniens, que les voyageurs qui, l'été dernier, y passèrent, rapportèrent qu'elle était un «enfer de putréfaction». On ne pouvait plus même s'y arrêter pour abreuver les chevaux. Une odeur effroyable s'exhalait des milliers de cadavres sans sépulture. Tout était infesté et l'eau des rivières et des puits eux-mêmes étaient corrompues.

Aujourd'hui, dans toute cette région, les crânes humains sont si nombreux, que le voyageurs, de loin, croit apercevoir d'immenses champs de melons mûrs.

Dans les districts de Bitlis, de Mouch et de Sassoun, où vivaient environ 150.000 Arméniens, il n'en existe plus aujourd'hui qu'une dizaine de mille, encore ne sont-ce, en général, que des femmes et des

enfants, dont l'état de misère est lamentable. Quelques hommes, en outre, survivent, esclaves dans les tribus kurdes.

Et là aussi, dans tous les villages de cette région et dans Bitlis même, on retrouve des tas d'ossements humains : ce sont les squelettes de ces malheureuses victimes arméniennes.

Presque tous les puits de blé — dans la région le grain est conservé dans des trous profonds creusés dans le sol — sont comblés d'ossements humains entassés !

Des 18.000 Arméniens qui habitaient Bitlis, il ne survit que trois à quatre cents femmes et enfants, tous islamisés.

Certains musulmans, eux-mêmes, reconnaissent que les crimes du gouvernement turc sont sans excuse.

Ils disent que ni le Coran ni le Chériat ne permettent de telles choses et que le ciel, tôt ou tard, punira la Turquie.

Un fait significatif s'est, à ce sujet, passé au village d'Avzoud. Lorsque les «tchétés», ayant d'abord enlevé les plus jolies et les plus jeunes parmi les Arméniennes, enfermèrent, sur l'ordre de Moussa-Beg, toutes les autres et tous leurs enfants dans une maison du village, et se préparèrent à y mettre le feu, un molla (prêtre musulman kurde) intervient à ce moment :

« Il n'y a aucune religion, musulmane ou chrétienne, qui permette de brûler vifs des femmes et des enfants !» déclara-t-il avec énergie, et, persuadé qu'il empêcherait le crime, il s'enferma lui-même dans la maison. Mais les tchétés ne firent que rire de son intervention; ils mirent le feu tout de même et le

molla périt dans les flammes avec les malheureuses qu'il avait voulu sauver.

... Elles (les bandes de Moussa-Beg) n'épargnèrent même pas, dans la ville de Mouch, les orphelins qui avaient été recueillis par les établissements européens et américains et qui tous — ils étaient 300 — furent mis à mort.

... A Angora, cinq mille Arméniens, dont l'évêque Théodoros et dix prêtres, furent mis a mort. Huit cents Arméniens grégoriens furent déportés et assassinés en route. Le tour des Arméniens catholiques vint ensuite. On les exila à Konia, mais sans les massacrer.

Les femmes et les enfants furent déportés en dernier. On les entassa dans des wagons à marchandises, et, pendant une semaine entière, on les laissa dans la gare sans leur donner aucune nourriture.

Quand, après cette infernale torture, le train les emporta, la plupart étaient morts.

*

A ERZINDJAN

Août 1916

La prise d'Erzindjan, par nos alliés russes, m'a permis de vérifier une fois de plus tous les détails dramatiques que j'ai relatés dans les chapitres précédents.

Dans cette ville, située dans une vallée verdoyante de vingt cinq verstes d'étendue, entourée de hautes montagnes, on comptait trois mille maisons ar-

méniennes, six mille maisons turques, et vingt-cinq maisons grecques.

Or, à leur arrivée, les Russes ne trouvèrent plus à Erzindjan, qu'une douzaine de femmes arméniennes qui avaient profité de la panique des Turcs, pour s'échapper des harems où elles étaient tenues enfermées.

Les récits qu'elles firent de leurs propres tortures et des massacres où périrent la plupart de leurs parents, confirment tout ce que j'ai déjà écrit à ce sujet, mais il est un spectacle d'horreur qui, plus encore que ces récits tragiques, a permis de constater toute l'ampleur des atrocités commises par les autorités turques.

Ce sont les ossements humains, aujourd'hui blanchis par le temps, que l'on aperçoit encore par milliers, dans la vallée et sur toutes les pentes qui l'entourent. Ces restes sont ceux des malheureux, exilés au mois de juin 1915 d'Erzeroum, de Kharpout, de Baïbourt et d'autres localités, pour être soi-disant déportés en Mésopotamie et qui furent massacrés en très grand nombre, autour d'Erzindjan.

C'est là aussi, que fut tué l'épiscopos d'Erzeroum, Mgr Sembad Saadétian, dont je n'avais pu connaître le sort lors de mon enquête à Erzeroum même.

*

LES CAMPS DES SUPPLICES ET DE LA MORT

C'est le long des rives brûlantes du lointain Euphrate, entre la Mésopotamie torride et la Badiet-ech-Cham, le désert désolé de Syrie, dans une contrée maudite et qui est un enfer, que les déportés arméniens échappés au grand massacre sont parqués. Leur existence est telle qu'aucun mot n'en peut exprimer l'horreur, au dire unanime des très rares voyageurs qui ont pu approcher des camps où, entre Alep et Bagdad, les infortunés achèvent de mourir.

Soumis aux plus effroyables souffrances, sans abri ni nourriture suffisante, toujours en plein vent, tant durant les froids mortels de l'hiver que pendant les ardeurs effroyantes d'un été impitoyable, ils périssent en grand nombre, quotidiennement. et ceux que frappe la mort sont les moins à plaindre.

■

UN DOCUMENT TRAGIQUE

Un nouveau document — irréfutable et précis, — m'est parvenu plus tard, sur le sort affreux de ces infortunés, qui succombent lentement, torturés par la faim, terrassés par l'épuisement et la maladie. Il émane du «Comité américain de secours aux Arméniens et aux Syriens». C'est le dernier rapport envoyé, l'automne dernier (1916), à ce comité par un personnage qui n'est pas américain mais qui appartient à une nation neutre.

« ... Il m'est impossible, écrit le rapporteur, de rendre l'impression d'horreur que m'a laissée cette visite des camps arméniens, surtout de ceux sui, à l'est de l'Euphrate, se trouvent entre Meskéné et Deïr-el-Zor. Dans cette région, du reste, on ne peut même pas appeler «camps» les endroits où les déportés, à peu près nus pour la plupart et presque sans nourriture, sont parqués comme du bétail, en plein air, sans aucun abri, sous le soleil terriblement rigoureux du désert, torride l'été, glacial l'hiver.

« Seuls, quelques-uns, les moins affaiblis, ont réussi à se creuser des abris, sous terre, au bord du fleuve. D'autres, en très petit nombre, qui ont pu sauver du désastre quelques hardes, en ont fabriqué des tentes rudimentaires.

« Tous sont affamés, tous, avec leurs faces creuses, blêmes, hagardes, avec leur corps décharnés et desséchés, ont l'apparence de squelettes mouvants, que dévorent les plus affreuses maladies.

« Il semble que la volonté du gouvernement soit de les faire périr par la faim ».

Le rapporteur rappelle que ces restes de la population de l'Arménie turque, jetés sur les bords de l'Euphrate se composent exclusivement de femmes, de vieillards et d'enfants. Les hommes d'âge moyen et les jeunes gens ont été assassinés pour la plupart; les survivants cassent des pierres, dispersés sur les routes de l'empire. Les jeunes filles, même les plus jeunes, sont devenues la proie des musulmans, lorsqu'elles n'ont pas été tuées, elles aussi, durant le trajet des caravanes.

Puis le rapporteur continue :

« ... Des gendarmes à cheval, rôdent autour des camps de concentration pour empêcher les évasions dans ce désert, où pourtant la mort est certaine.

« J'ai rencontré, en divers endroits, plusieurs de ces évadés, que les gendarmes avaient abandonnés à leur sort et autour desquels des chiens affamés se tenaient, attendant qu'ils aient exhalé leur dernier soupir».

C'est à Meskéné, choisi à cause de sa position géographique, aux confins de la Syrie et de la Mésopotamie, qu'ont été rassemblées les caravanes de déportés avant qu'elles soient échelonnées le long de l'Euphrate.

« ... Ils sont arrivés ici par milliers, écrit le rapporteur, mais le plus grand nombre y ont laissé leurs ossements.

« J'ai pris mes renseignements sur les lieux mêmes et je puis affirmer qu'environ soixante mille Arméniens sont enterrés ici, victimes de la faim, des fatigues, des mauvais traitements et des maladies.

« L'impression qu'on éprouve devant cette immense plaine de Meskéné est sinistre. A perte de vue,

on aperçoit des monticules, à la file, sous chacun desquels sont enterrés, pêle-mêle, deux ou trois cents cadavres de femmes, de vieillards et d'enfants.

« Actuellement, quatre ou cinq mille Arméniens campent entre le bourg de Meskéné et l'Euphrate : ce ne sont que des fantômes. Les Turcs qui en ont la garde, ne leur distribuent qu'irrégulièrement un peu de pain, et toujours en quantité insuffisante. Parfois ces malheureux n'ont rien à manger pendant trois et quatre jours.

« Une terrible dysenterie y fait de nombreuses victimes, surtout parmi les enfants, qui se jettent avidement sur tout ce qui leur tombe sous la main et qui mangent de l'herbe, de la terre, voire même leurs propres excréments !

« Sous une grande hutte, près de six cents orphelins subsistent entassés dans l'ordure, rongés de vermine ! Ces enfants ne reçoivent que 150 grammes de pain par jour. Souvent ils restent deux jours sans rien recevoir. La mortalité fait de tels ravages que, après huit jours, lorsque je suis repassé près de cette hutte, dix-sept de ces orphelins étaient morts de maladies intestinales depuis mon premier passage.

« Abou-Hérréra est une petite localité, au nord de Meskéné, sur les bords de l'Euphrate. C'est l'endroit le plus malsain du désert. Là, à deux cents mètres du fleuve, deux cent quarante Arméniens sont parqués sur une petite colline. Ils meurent de faim littéralement. A l'endroit où ma voiture s'était arrêtée, quelques femmes se mirent à chercher, dans le crottin des chevaux, les grains d'orge afin de les manger. Je leur ai donné un peu de pain. Elles se sont jetées dessus comme des bêtes affamées et l'ont dévoré avec des hoquets et des tremblements d'épileptiques. Informés par l'une d'elles de la distribution que je venais de faire, les deux cent quarante mal-

heureux descendirent de leur colline et, tendant vers moi leurs bras décharnés, me supplièrent de leur donner du pain. Ils n'avaient rien mangé depuis sept jours. C'étaient, pour la plupart, des femmes et des enfants; il y avait aussi cinq ou six vieillards.

« ... Au petit village de Hama, où se trouvent mille six cents Arméniens, la situation est identique. Le plus grand nombre des déportés couche sur le sol, sans abris, et se nourrit de pastèques. Les plus malheureux mangent les épluchures jetées par les autres. La mortalité est grande, surtout parmi les enfants.

« A Rakka, bourg assez important, sur la rive gauche de l'Euphrate, cinq à six mille Arméniens, pour la plupart des femmes et des enfants, vivent entassés, cinquante à soixante par maison, et ceci est une faveur due à la bienveillance du gouverneur.

« Sur la rive droite de l'Euphrate, en face de Rakka, mille Arméniens environ, vivent dans des huttes, sous la surveillance des gendarmes. Ils attendent là que la mort ait fait de la place pour eux dans les camps de concentration plus éloignés.

« A Ziaret, au nord de Rakka, se trouvent mille huit cents Arméniens. Là, plus que partout ailleurs, ils souffrent de la faim, car Ziaret est tout à fait désert. Des bandes d'affamés errent au bord du fleuve pour chercher de l'herbe à manger. Nombreux sont ceux qui meurent d'épuisement sous les yeux des gendarmes indifférents.

« Au petit village de Sabca vivent près de trois cents Arméniens. Leur sort est aussi lamentable; ils sont aussi affamés que ceux des autres camps.

« Les trente mille Arméniens qui se trouvaient à Deïr-el-Zor ont été ensuite éparpillés le long de la rivière Chébour (affluent de l'Euphrate), dans la région la plus stérile du pays, où il leur est absolument

impossible de trouver quoi que ce soit à manger.

« D'après les renseignements que j'ai recueillis, la plupart d'entre eux ont déjà succombé et le reste les suivra bientôt dans la mort.

« J'estime à quinze mille à peine les Arméniens qui vivent encore sur les bords de l'Euphrate, entre Meskéné et Deïr-el-Zor », conclut le rapporteur qui termine son rapport par un pressent appel à la charité américaine.

Si, après la guerre, sur les 500.000 déportés que le gouvernement turc a parqués en Mésopotamie, on ne retrouve plus personne, ou seulement un nombre infime de survivants, les représentants des nations neutres résidant à Constantinople n'auront-ils pas une lourde responsabilité aux yeux du monde civilisé, s'ils ne peuvent démontrer qu'ils ont fait tout ce qui leur était humainement possible pour empêcher le crime d'être accompli jusqu'au bout ?

■

LA VOIX DES ENFANTS ACCUSE LES BOURREAUX

Pour clore mon enquête sur le martyre de la malheureuse Arménie, je dois évoquer encore d'effroyables scènes, plus effroyables que toutes les autres, car les victimes en furent des enfants... Et ce sont des enfants qui me les ont racontées.

Voici le récit que me fit une fillette de treize ans, nommée Areknazan, des événements qui se passèrent dans son village, à Liz, près de Van, au mois d'Avril 1915 :

« Une nuit, à minuit, on frappa aux portes. C'étaient des gendarmes turcs. Ils ordonnèrent aux hommes de se rassembler et d'aller au poste de police pour être interrogés, mais on les emmena dans la montagne et on les tua. Les Turcs revinrent au village et pillèrent tout. Ils nous volèrent jusqu'à nos robes !... Au matin, on nous proposa d'aller voir nos hommes dans la montagne. Nous ne savions pas ce qui était arrivé et nous avons couru pour voir nos pères et nos frères ; mais, alors, les Kurdes nous enfurent assommées à coup de pierres... Trois jours tourèrent... et celles qui essayèrent de leur résister furent assommées à coup de pierres... Trois jours durant, cela fut ainsi. Le troisième jour, au même endroit, nous avons vu des blessés qui étaient enterrés jusqu'aux épaules, dans une fosse. Ils criaient pour avoir à boire ou pour être achevés, tant ils souffraient. Alors, on nous dit d'aller leur porter à boire et on nous donna des vases remplis de sang. Et les Kurdes

riaient et nous disaient : « Faites-le leur boire, ça les rafraîchira ! »

Une enfant de onze ans, Saténik, du village de Perkachen, m'a raconté :

« Les Kurdes sont venus; nous n'avions pas peur car ils sont entrés dans les maisons doucement, comme des amis.

« — Si vous avez des armes il faut les donner, nous dirent-ils, sinon tous vos hommes seront mis en prison. »

« Quand ils eurent toutes les armes, ils rassemblèrent les hommes et leur déclarèrent : « — La paix est faite. Nous allons fêter la réconciliation».

« Ils les emmenèrent. La nuit passa. Au matin les Kurdes revinrent avec les armes qu'ils avaient prises; elles étaient rouges de sang; c'était le sang de nos hommes qu'ils avaient tués, et ils nous ordonnèrent de les nettoyer en nous disant : « Nous ne voulons pas salir nos mains avec le sang des « giaours». Puis ils nous demandèrent à manger en ajoutant : « Nous sommes fatigués. Nous avons bien travaillé. Chacun de nous en a tué au moins trois ou quatre».

« Ensuite les violences, contre nous, commencèrent.

« Dans la maison voisine de la nôtre, on avait réussi à cacher deux frères dans le fumier, mais les Kurdes se sont emparés de la sœur et, comme elle se débattait et criait, les frères sont sortis de leur cachette pour la défendre. Les Kurdes les ont pris et les ont attachés chacun à un des bras de leur sœur et puis ils leur ont fait sauter la cervelle. La sœur est tombée évanouie, toute couverte de sang, en même temps que les frères tombaient morts... ».

Une enfant de quatorze ans, originaire du village de Sipan, m'a dit :

« Quand les Turcs et les Kurdes entrèrent dans le village, j'ai caché mon père et mon frère dans le tonir (four à pain que l'on trouve dans chaque maison arménienne). Ils fouillèrent toute la maison. J'étais couchée sur le tonir comme si j'avais été malade et l'un des Kurdes me donna un coup de crosse sur la tête qui me jetta en bas (l'infortunée est devenue aveugle par les suites de ce coup). Alors la fermeture du tonir s'ouvrit par le choc et ils ont vu mon père et mon frère. Ils se mirent à rire :

« Puisque tu les mis dans un four comme du bois, nous allons le chauffer avec «eux», me dirent-ils.

« Et ils attachèrent mon père et mon frère, et, devant moi, les brûlèrent vifs. »

A Haren, les «Tchétés», au nombre de quatre cents, tuèrent les hommes dans les rues mêmes du village. La tuerie achevée ils obligèrent les femmes à s'atteler aux «arabas» (charriots à deux roues, traînés par les bœufs) et à aller, elles-mêmes, ramasser les cadavres. Et, comme les malheureuses n'avaient généralement pas la force d'exécuter cet ordre inhumain, les bourreaux décidèrent :

« Vous ne voulez pas ramasser vos «chéris» avec les «arabas» !... nous allons vous y obliger autrement».

Ils attachèrent alors une corde au cou de chaque cadavre, et contraignirent à coups de fouet les femmes à les traîner, en s'attelant à ces cordes.

Cette tâche macabre dura trois jours.

Ensuite, commencèrent les viols et les enlèvements. « Personnellement, m'a déclaré cette femme,

ils m'ont enlevé une de mes filles, mes deux belles-sœurs, et trois cousines».

Je m'arrête. J'ai reproduit ces récits malgré leur horreur. De tels faits ne doivent pas rester cachés. Il faut les divulguer pour que le monde civilisé, pour que l'histoire jugent les coupables.

■

UN TRAGIQUE CINQUANTENAIRE

L'article que nous reproduisons ci-après est paru dans le journal Le Monde *du* 23 *avril* 1965.

Le Comité.

LE MASSACRE DES ARMENIENS EN TURQUIE

■

Par FREDERIC FEYDIT (1)

DANS tous les pays du monde où ils sont citoyens à part entière, les Arméniens commémorent solennellement cette année le souvenir des victimes des massacres de 1915. Le 24 avril est en effet le cinquantième anniversaire du premier jour d'une des plus sombres périodes de l'histoire moderne — la plus sombre même — car c'est alors que, pour la première fois, les massacres les plus odieux prirent un nouvel aspect : la doctrine du génocide, pressentie par le sultan rouge Abd-ul-Hamid, était clairement formulée, mise au point dans ses détails et exécutée avec la plus rigoureuse méthode, au nom du sultan Mehmet V Resat, par les chefs mêmes du mouvement « démocratique » jeune-turc, les pachas Enver, Talaat et Kemal, membres du comité « Union et Progrès », seuls dirigeants de cette monarchie de façade.

---

(1) *M. Frédéric Feydit est professeur à l'Ecole nationale des langues orientales vivantes et membre de l'académie arménienne de Saint-Lazare.*

De ces « maîtres », Hitler ne fut qu'un disciple, et il le reconnut implicitement dans le discours qu'il prononça le 22 août 1939 à l'Obersalzberg devant les chefs militaires du IIIe Reich, lorsqu'il leur dit :

« *J'ai donné l'ordre à des unités spéciales de SS de se rendre sur le front polonais et de tuer sans pitié hommes, femmes et enfants. Qui donc parle encore aujourd'hui de l'extermination des Arméniens ?* »

Hitler pouvait en effet agir en toute tranquillité puisque le génocide, s'il n'était pas reconnu officiellement comme méthode de gouvernement, était au moins assuré de l'impunité du fait qu'on n'avait pris aucune sanction après la découverte du télégramme suivant trouvé à la préfecture d'Alep lors de la retraite des troupes turques :

« A la préfecture d'Alep,

« Il a été précédemment communiqué que le gouvernement a décidé d'exterminer complètement les Arméniens habitant en Turquie. Ceux qui s'opposeront à cet ordre ne pourront plus faire partie de l'administration. Sans égard pour les femmes, les enfants et les infirmes, quelque tragiques que puissent être les moyens d'extermination, sans écouter les sentiments de la conscience, il faut mettre fin à leur existence.

« Le 15 septembre 1915.

« Le Ministre de l'Intérieur,

» TALAAT. »

Ces « vétilles » n'ont nullement terni leur bonne réputation de « démocrates », ni en Turquie, où les uns ont de beaux mausolées et où un autre a donné son nom au grand salon d'honneur de l'université de

Bayazid, ni à l'étranger, quelles que fussent les idéologies politiques des dirigeants.

L'honneur était sauf, le profit aussi, puisque personne n'imposa la restitution des biens aux rares héritiers des victimes.

Il y eut bien des engagements pris de faire obtenir aux Arméniens un dédommagement après la guerre et de punir les coupables : Balfour, Briand, Clemenceau, Lénine, Lloyd George, Painlevé, Poincaré, Wilson firent des déclarations solennelles. Puis le 10 août 1920, on signa avec la Turquie un traité de paix stipulant que « *la Turquie reconnaissait l'Arménie comme un Etat libre et indépendant* » et que « *les parties s'en remettraient à l'arbitrage du président Wilson pour fixer la frontière entre la Turquie et l'Arménie dans les vilayets d'Erzeroum, de Trebizonde, de Van et de Bitlis* ». Cela se passait dans le salon d'honneur de la manufacture de Sèvres. Le traité fut signé par la Turquie, le principe en ayant été adopté au préalable, à l'unanimité moins une voix, par le conseil de la Couronne. Il faut rendre cette justice au sultan Mehmet VI Vahdettin que ce ne fut pas lui qui en empêcha l'exécution, mais Mustafa Kemal Ataturk, le fondateur de la nouvelle Turquie démocratique, lequel alla même jusqu'à attaquer l'Arménie caucasienne.

UNE « BARBARIE INOUIE »

Et le « concert européen » joua une marche funèbre pour l'enterrement de la question arménienne, définitivement morte aux yeux des puissances. Aurait-il eu le même programme si cette « affreuse puissance colonialiste » qu'est la France avait massacré la moitié de la population algérienne et déporté

l'autre moitié à pied dans le Hoggar pour répondre ensuite aux autres puissances : « *La question algérienne ? Mais il n'existe plus d'Algériens !* »

Avant que ne fût posée la question arménienne, en 1867, Salaheddin bey évaluait officiellement la population arménienne de l'Empire ottoman à deux millions quatre cent mille âmes. Les massacres de 1896 et une émigration qui s'ensuivit réduisirent ce chiffre, mais il restait encore beaucoup plus de la moitié de cette ancienne population arménienne en Turquie à la veille des massacres de 1915.

Organisé méthodiquement, ce génocide fut exécuté « *dans des conditions de barbarie inouïe* », suivant les termes d'une note signée par Millerand et envoyée par les alliés au gouvernement turc le 17 juillet 1920. Une abondante bibliothèque d'ouvrages publiés par des témoins neutres est consacrée aux récits de viols des femmes sous les yeux de leurs maris pendus ou attachés à des arbres avant la fusillade, l'éventration de femmes enceintes pour écraser leurs enfants devant elles à coups de talon ou de crosse, l'écartellement d'enfants en bas âge, le défilé de la population ayant à sa tête son prêtre entièrement nu et des fers de mulet cloués dans les pieds, enfin, l'interminable convoi des survivants, sans vivres, sans eau, sans vêtements, à travers le désert de Syrie.

Il était, hélas ! impossible de parler de cette commémoration sans faire allusion à ces horreurs. Elles n'ont pu s'effacer de la mémoire de ceux qui les ont vécues et qui pleurent encore aujourd'hui tant de membres de leurs familles qui ont été massacrés.

La maigre consolation qu'ils ont tirée de ces malheurs a été de pouvoir, au cours de leur exil, se faire mieux connaître, se faire apprécier dans les pays où

ils ont trouvé refuge et dissiper ainsi les calomnies répandues sur leur compte.

LES DOMINATIONS SUCCESSIVES

Mais, au fait, qui sont ces Arméniens ?

Hérodote nous dit que les Arméniens sont un rameau de la branche phrygienne, laquelle, nous le savons, parlait une langue indo-européenne. Eudoxe confirme ce renseignement en précisant encore que leur langue ressemble beaucoup au phrygien. L'étude scientifique de l'arménien ne laisse aucun doute sur son origine indo-européenne. Dès le VI[e] siècle avant Jésus-Christ, les Arméniens sont mentionnés comme voisins de la Perse par l'inscription de Béhistoun. Lorsque les Romains pénétrèrent en Asie antérieure, il se heurtèrent à un royaume bien organisé, gouverné par Tigrane le Grand, allié de Mithridate. Tigrane fut vaincu par Pompée, mais il eut droit aux honneurs de la guerre.

Tout au début du IV[e] siècle de notre ère, l'Arménie fut la première nation à adopter officiellement et définitivement le christianisme comme religion d'Etat, ce qui lui a valu d'être sans aucun doute celle qui a compté proportionnellement le plus grand nombre de martyrs. Annexée par la Perse au premier tiers du V[e] siècle, l'Arménie passe ensuite sous la domination arabe au milieu du VII[e] siècle et ne recouvre son indépendance qu'à la fin du IX[e] siècle, pour la reperdre au milieu du XI[e] siècle.

Une trentaine d'années après cette nouvelle perte de son indépendance sur le sol national, des barons arméniens fondent en Cilicie, avec une partie de la population arménienne chassée de sa patrie par les invasions turco-mongoles, un nouvel Etat, bientôt

érigé en royaume par l'Occident en récompense des services insignes rendus aux croisés par ces barons arméniens.

Ce nouveau royaume arménien, célèbre par sa prospérité et par son rayonnement culturel, connut en 1375 le même sort que les Etats francs du Levant : il fut détruit par les Sarrasins. Puis les Turcs s'emparèrent de l'Arménie occidentale et les Perses de l'Arménie orientale. Désormais l'Arménie ne vécut plus que par sa spiritualité propre, jusqu'au jour où, à l'appel des Arméniens, les Russes pénétrèrent au Caucase et annexèrent une partie de l'Arménie orientale, qui allait devenir plus tard, en 1918, un Etat indépendant, puis, à partir de 1920, une république soviétique.

ARCHITECTES ET POETES

Que représente la culture arménienne ?

A la suite, semble-t-il, du démantèlement par les Scythes du royaume d'Ourartou, les Arméniens continuèrent leur progression jusqu'au pays d'Ararat et héritèrent des traditions du peuple ourartien, lequel était parvenu à un haut degré de civilisation. A cette civilisation ils ajoutèrent une culture de type hellénique, ainsi que le prouvent les témoignages des historiens, les inscriptions et les ruines de monuments. Au début du cinquième siècle, saint Mesrop inventa un alphabet pour transcrire la langue nationale. Aussitôt, on entreprit de traduire en arménien la Bible et les œuvres des Pères de l'Eglise, et, du même coup, débutait une abondante littérature originale de grande valeur. Les principaux genres cultivés alors étaient la théologie, la poésie religieuse et

l'histoire. Au VII[e] siècle apparaissent les premiers ouvrages scientifiques (mathématique, astronomie), puis, plus tard, des traités de droit, de médecine, etc. Au XIII[e] siècle un mouvement nouveau, semblable au mouvement franciscain, donne naissance à une poésie lyrique très originale. Puis, au dix-huitième siècle, les Arméniens, isolés de l'Europe par toute l'étendue du territoire turc, réussirent à renouer leurs liens avec l'Occident, et la littérature arménienne forma à nouveau une des composantes, hélas ! trop peu connue, de la littérature occidentale. Parmi les victimes des massacres de 1915 figurent deux poètes, Siamanto et surtout Varoujan, qui seraient dignes d'être placés parmi les plus grands poètes mondiaux du début du XX[e] siècle.

Avec l'adoption du christianisme, l'architecture religieuse, abandonnant le style hellénique, prend un caractère original. Chose curieuse : dans ce pays ravagé par les séismes et la barbarie, on trouve encore des églises de la fin du V[e] et du VI[e] siècle ! Il est vrai que l'architecture arménienne est massive. Les principaux types sont la basilique à coupole et la coupole sur carré, ce carré pouvant être allégé par des absides et des niches. Certaines trouvailles architectoniques, en avance sur le roman et surtout sur le gothique, ont amené quelques spécialistes à penser que le gothique nous serait venu d'Arménie. Il est certain que les Arméniens ont toujours été d'extraordinaires bâtisseurs. Parmi les œuvres du X[e] siècle, les plus connues sont l'église d'Aghthamar et la cathédrale d'Ani. C'est d'ailleurs l'architecte d'Ani, Tiridate, qui fut appelé à Constantinople pour reconstruire la coupole de Sainte-Sophie, détruite par un séisme. Les principales mosquées de cette même ville furent construites par Sinan, Arménien converti de

force à l'Islam dans sa jeunesse. Et les générations successives de la famille Balian contribuèrent à embellir Constantinople durant le dix-neuvième siècle. De nos jours, Erévan a été reconstruite avec toute la maîtrise que seule peut donner une très vieille tradition architecturale.

La peinture fut longtemps cantonnée dans l'art d'enluminer les manuscrits ; dès le dix - septième siècle, le genre s'étend à la peinture murale. Au cours des deux derniers siècles, la peinture à la manière occidentale a été traitée par des maîtres tels qu'Aïvazovski, Carzou, Sarian.

La musique ne connut au début que deux genres: la musique folklorique, représentée par les chants populaires, et la musique liturgique, qui est une des plus belles du monde. La musique de type européen fut cultivée en Arménie à partir du dix-neuvième siècle et le monde entier connaît le célèbre Khatchaturian.

La sculpture ne fut pendant longtemps qu'un complément de l'architecture. Elle ne devint un art indépendant qu'au cours du siècle dernier. Il suffit d'aller voir dans un square de Paris le buste de Tolstoï pour apprécier le talent de Gurdjian.

Actuellement, l'Université et l'Académie de la République Soviétique d'Arménie n'ont rien à envier aux universités et académies d'Occident. Est-il nécessaire de rappeler que Victor Hampartzoumian, président de l'Académie arménienne, est membre d'honneur ou membre correspondant de onze académies étrangères ? En médecine cosmique, qui ne connaît Sissakian ? En politique, le fameux diplomate Mikoyan ? En économie, Harouthounian ? Dans l'étude des rayons cosmiques, les frères Alikhanian ? Et qui ignore le nom du cardinal Aghagianian ? Dans

tous les domaines, les Arméniens contribuent, malgré leur petit nombre, à l'œuvre mondiale de civilisation.

Quant au peuple arménien, il suffit de voyager à travers les villes et les campagnes de l'Arménie soviétique pour être émerveillé de ses aptitudes et de son acharnement au travail. Le village arménien est un modèle de village occidentale. Rude montagnard, le paysan arménien fait, selon une expression qui lui est chère, « *jaillir l'eau des rochers du désert* ».

Comme citoyen de l'Etat dans lequel il vit, l'Arménien est plus que loyal ; il suffit, pour s'en rendre compte, de s'informer du chiffre des Arméniens morts pour la France au cours des deux guerres, comme volontaires pendant la première, comme soldats «*ne possédant pas la nationalité française* » (ainsi qu'il était mentionné sur leurs livrets militaires) pendant la seconde.

F. F.

■

IMPOSSIBLE de NIER le CRIME

Les pages qu'on vient de lire évoquent quelques épisodes de la tragédie de 1915 qui a anéanti la population arménienne de Turquie dans l'espace de quelques mois. Elles montrent la méthode choisie par le gouvernement turc pour arriver à son but, qui était la suppression des Arméniens. A partir du mois d'Avril de cette année funeste, ordre fut donné aux Arméniens de toutes les villes et de tous les villages de former des convois dans les délais les plus courts, de deux à trois jours en général, et de se diriger vers les lieux qui leur seraient indiquées par les gendarmes qui encadraient les caravanes.

Auparavant, dans les grandes villes, et notamment à Istanbul, les autorités turques avaient arrêté les hommes en vue, les intellectuels, les dirigeants, tous ceux qu'on considérait comme susceptibles d'opposer une résistance quelconque aux projets du gouvernement et on les avait fusillés, pendus sur place ou égorgés sur le chemin de l'exil.

A la sortie des agglomérations, ces convois étaient stoppés, les hommes étaient séparés des femmes et des enfants, et massacrés. Les femmes et les enfants recevaient alors l'ordre de continuer le chemin ; on a vu dans les pages qui précèdent dans quelles conditions et avec quel résultat. La population arménienne de deux villes seulement fut épargnée : celle de Istanbul et de Smyrne. Dans cette dernière ville, cette population devait d'ailleurs connaître un sort analogue peu de temps après, à la débâcle grecque.

On pourrait multiplier ces pages par dix, par cent, on pourrait produire les témoignages de personnages officiels neutres, notamment les rapports et les écrits des ambassadeurs des Etats-Unis ; on pourrait citer les récits des rares survivants, on pourrait reproduire les documents officiels émanant du Ministère de l'Intérieur turc, les ordres de mort signés du ministre Talaat. Il suffira de constater la parfaite exécution de ces ordres : de plus de deux millions d'Arméniens vivant en Turquie au début de la première guerre mondiale il ne restait que quelques centaines de mille à l'Armistice. Il en existe aujourd'hui 65.000 à Istanbul et quelques milliers dans le reste du pays.

Les voix officielles qui s'élevèrent en Europe contre ces horreurs aux premiers jours de l'après-guerre se turent très rapidement. Le traité de Lausanne entre les Alliés et la Turquie vaincue a passé sous silence le Crime ; il n'a exigé ni condamnation, ni réparation.

Les Arméniens qui ont survécu à l'épouvante, dispersés aujourd'hui aux quatre coins de la terre, commémorent. eux, tous les ans au mois d'Avril, le souvenir de leurs morts et demandent justice. En cette année du Cinquantenaire, ils se sont rassemblés et se sont recueillis avec plus de force et plus d'ampleur.

La presse turque, à Ankara et à Istanbul, s'en est montré surprise, et même scandalisée. Elle a crié à la provocation. L'opinion turque ne voudrait même pas comprendre que les survivants puissent se souvenir du martyre de leurs pères et de leurs mères, qu'il réclament réparation et qu'ils demandent que soient enfin reconnues les responsabilités. Bien plus, elle fait mine d'ignorer même la réalité des massacres.

On a lu dernièrement, dans le journal *Le Monde* la reponse de l'Ambassade turque à Paris à l'article du Prof. F. Feydit, publié dans le même quotidien et reproduit dans le présent ouvrage. Ne pouvant nier ouvertement l'immense tuerie, le porte-parole de l'Ambassade turque essaie de créer la confusion dans l'esprit du lecteur, qu'il espère peu informé, en assimilant la déportation des Arméniens, suivie de massacres prémédités, ordonnés et organisés, aux mouvements de populations consécutifs aux guerres balkaniques et russo-turques. Mouvements de populations sans rapport, du point de vue numérique et des conditions de transfert, avec la suppression en masse des Arméniens sur tout le territoire de l'Empire Ottoman, du nord au sud et de la frontière turco-russe à la Méditerranée et à la Mer Egée, à des milliers de kilomètres du théâtre des opérations militaires.

Plus décevante et plus pénible encore est la réponse, en raison même de la qualité de ses auteurs, des étudiants turcs en France au même article du Prof. F. Feydit, publiée dans le même journal. Voici des jeunes gens qui font de hautes études en France, qui représentent la nouvelle génération de la Turquie « rénovée », et qui essaient de créer un autre genre de confusion en mettant en balance le massacre de paisibles populations avec un fait de guerre, l'expédition des Dardanelles. Tout en se gardant de reconnaître l'organisation des massacres, ils invitent à l'oubli du « passé », qu'ils voudraient expliquer par le « contexte historique ». Ils ne sont pas loin d'invoquer la raison d'Etat.

Que faut-il en conclure ? Que la Turquie actuelle se solidarise avec le régime impérial pour tout ce qui concerne la suppression des Arméniens. En ne condamnant pas les massacres et en essayant de les

nier, elle n'hésite pas à en partager la responsabilité. Le gouvernement impérial dirigé par le parti «Union et Progrès» a entraîné la Turquie dans une guerre desastreuse d'où elle est sortie mutilée d'immenses et riches territoires. Mais aux yeux de la Turquie actuelle « la solution finale » de la question arménienne rachetait tout : elle a élevé un monument à Istanbul à la mémoire du chef de ce gouvernement, Talaat, l'auteur et l' exécuteur du plan des massacres ; une salle de l'Université turque de la même ville porte son nom.

Encouragée par l'impunité actuelle, la Turquie espère ensevelir définitivement son Crime dans les voiles de l'oubli. Mais les Arméniens ne cesseront pas de le dénoncer et de réclamer justice et réparation.

LE COMITE

*

Edité par :
Le Comité pour la commémoration du cinquantième anniversaire du massacre des Arméniens,
15, rue Jean-Goujon, Paris (8e)

■

Printed in France.

IMP. ARAXES - PARIS